

Lettres à mademoiselle Brochu

Maxime-Olivier Moutier

Numéro 76, printemps 1998

Le chagrin d'amour

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13730ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Moutier, M.-O. (1998). Lettres à mademoiselle Brochu. *Moebius*, (76), 67–74.

MAXIME-OLIVIER MOUTIER

Lettres à mademoiselle Brochu

*30 décembre pour encore quelques heures,
Montréal ville connue*
(presque aussi connue que quelqu'un que je connais)

Il y a trois jours que nous nous sommes parlé, mais c'est déjà comme si ça faisait mille siècles. Nous étions samedi. C'était jour de congé autant pour toi que pour moi. On s'est parlé au téléphone. Tu étais en pyjama, pieds nus, allongée sur le tapis du salon, comme si une équipe de l'ONF tournait un vidéoclip. Tu n'avais pas encore été sous la douche. Tu fumais une cigarette, à plat ventre sur le tapis, et t'amusais à me parler au téléphone. Tu t'amusais à m'expliquer pourquoi tu ne pourrais encore pas venir me voir à Montréal, tel que tu me l'avais presque promis la veille. Calmement, dans le petit matin d'une journée de congé gaspillée, je t'ai écoutée.

Je n'ai pas osé protester. Je m'en doutais. J'avais passé la soirée à mettre de l'ordre chez moi. Une fois de plus, j'avais fait la vaisselle, laissé traîner quelques livres savants dans le but de t'impressionner, sorti mes disques de Beethoven (les sonates). Le balai, les draps propres et le linge sale caché au fond de la garde-robe, comme si de rien n'était. Je t'attendais. J'avais fait tout cela, mais je me doutais quand même un peu que ça ne servirait à rien.

Deux fois que tu me fais le coup. Deux fois que je fais l'imbécile en imaginant tout ce qu'on va pouvoir faire ensemble, tous les mots d'amour que je vais pouvoir te dire ou les histoires que je vais te raconter. Tu m'as confié être allée danser la veille, avec un de tes ex et d'autres amies toutes aussi hystériques les unes que les autres. Un taxi t'a ramenée vers trois heures et demie. À moitié saoule, tu as mis vingt minutes à trouver la clé et le trou de

la serrure. Au matin, l'envie de t'habiller pour partir à Montréal ne t'enchantait guère. Encore une fois, tu as choisi de tout annuler. Une fois de plus. On a fait des calculs sur le calendrier et on ne pourra pas se voir avant les environs du 7 janvier. D'ici là, j'ai le temps de mourir une bonne dizaine de fois.

C'est la vie. Ton absence, c'est la vie. C'est la vie ce grand vide au fond de moi, comme le dit si bien Claude Barzotti. C'est la vie les patates frites. C'est la vie la crise économique. Ta certitude devant le fantasme universitaire, tes vingt-deux ans d'enfance dont tu ne te lasses toujours pas, ton indifférence, l'indifférence des filles qui tardent à souffrir, ces rares filles, simplement pour se donner du style, c'est la vie. Mon impuissance devant la solitude, ma fausse haine envers tout ce qui est féminin, c'est la vie. La télé, c'est la vie. Les filets de hareng à la sauce dijonnaise, c'est la vie. L'avenir du baseball à Montréal, that's life. C'est la vie le temps que nous perdons, par ta faute.

Si tout se déroule normalement, il me reste cinquante ans. Cinquante années avant de passer une éternité bien méritée à me faire laver au poker par Hitler, Elvis et le cardinal Léger, tous joyeusement réunis au royaume des cieux. Quand je pense que je ne pourrai rien te faire entrer dans la tête avant que d'autres t'aient passé sur le corps pour se vanter aux copains de l'avoir fait, quand je pense que les gens comme toi ne commencent pas à vivre réellement avant la quarantaine; quand j'y pense, j'ai envie de devenir fonctionnaire.

Je te téléphone. C'est toujours moi qui paye. Tu t'en fiches. Tu n'es pas là. Quand tu es là, tu dis prendre ton temps avant d'aller voir si une lettre attend dans la boîte. Tu dois couper pour aller souper, couper encore pour aider ta belle-mère à faire la vaisselle, etc. Tu me parles des jours de vacances qu'il te reste, tu me promets des visites que tu ne pourras pas confirmer avant le jour même. Des visites annulées d'avance. Et c'est la vie. C'est pour cela qu'on a inventé la drogue. Parce que la vie, quoi qu'on en fasse, c'est toujours la vie.

30 décembre 1996,
A perfect day in Montreal

L'année finit après-demain. Après-demain, toute la ville sera en 1997. Et ça ne changera rien. Je vais continuer de louer des films de cul, continuer de t'écrire encore un temps, puis je vais me décourager. 1997 sera l'année du découragement.

J'ai passé ma vie à attendre le train sur le quai d'une gare désaffectée, et à me décourager; à repartir chez moi le cœur gros, l'envie d'organiser une prise d'otage entre les dents. L'envie de me barricader dans une école primaire, de violer à la fois la maîtresse et la directrice; de ne pas oublier de couper les fils des téléphones et de péter les ampoules à l'aide d'un manche à balai. L'envie de finir, épuisé au bout de deux jours, par me rendre à l'escouade tactique en raison d'une pathétique pénurie de cigarettes (je suis incapable de tenir plus d'une heure sans cigarette).

Certains passent leur vie à rater le train. Moi, je l'attends. J'ai mes valises, ma montre au quartz, mon imperméable sous le bras, une photo de toi dans ma poche de jeans pour te reconnaître à la gare. Et j'attends. Je ne sais pas trop pourquoi, mais le train n'arrive jamais. C'est une question de train. Ça ne me concerne pas directement, c'est de la faute des horaires de trains. Je panique comme lorsqu'un toxico atteint sa deuxième semaine de désintoxication. Je suis pressé. Je suis bleu, comme un steak de bœuf d'un quart de pouce quand il ne reste plus de propane dans la bonbonne. I'm waiting for the train. Plein de fierté, mais tout à fait seul, j'attends.

Ça prend du temps. Dans la vie, on ne peut jamais avoir ce que l'on veut tout de suite. Les choses prennent du temps. Même si le temps ne sert à rien. Pas même à retarder la jouissance puisque attendre, c'est jouir un peu. Et personne n'est capable d'expliquer pourquoi. C'est peut-être à cause des planètes, à cause des marées hautes, de l'éruption d'un gros volcan oublié quelque part au Pérou. C'est le smog, les pères absents, le retour du disco, un gène. C'est tout cela réuni, tout cela, sans doute, qui nous oblige à tout le temps attendre.

J'attends après toi. J'attends de trouver le truc pour te séduire. Je suis tellement endetté de prêts d'études que je vais devoir attendre que ma mère décède avant de pouvoir acheter une première maison avec l'argent de l'héritage. Encore attendre. Attendre pour se faire aimer. Attendre d'être sûr avant de vouloir des enfants. Attendre avant de mériter le respect du patron. Attendre que notre fille aînée atteigne ses onze ans, avant qu'elle se mette à poser de vraies questions. Attendre qu'elle ramène un petit con à la maison, un petit con qui va la baiser un samedi soir, sur le divan, pendant qu'on est au restaurant.

Faire comme tout le monde fait. Avoir des idées sur l'avenir, mais attendre surtout que revienne le Messie. Faire comme ceux qui passent leur vie à parler du tatouage qu'ils se feront faire, qui passent leur vie à attendre de trouver le dessin qu'ils voudront bien s'incruster dans la peau, et qui ne le font jamais. Ceux qui passent leur vie à rêver de la même femme, qui passent leur vie à sortir dans les bars, à regarder les belles filles sans jamais faire ce qu'il faut. Attendre comme tout le monde le fait. Faire semblant de vivre en participant à la déconfiture sociale, comme une goutte d'eau participe au verre d'eau. Lire le *Voir*, capoter pour Robert Lepage et Carbone 14, écouter Daniel Bélanger et parler en toute objectivité de langue française bafouée, mais attendre tout le temps quand même. Attendre que la femme de nos rêves se pointe sans raison en bas de nos escaliers, déjà folle d'amour. Attendre que l'orgasme descende du ciel, que meurent nos parents; attendre d'être choisi comme candidat pour *La course destination monde*. Attendre de remporter le million; se mettre sur le B.S. et attendre qu'un jour, des intellectuels se ruent pour reconnaître nos talents d'artiste mal aimé. Attendre de souffrir, que l'humilité nous gagne; attendre les échecs qu'il nous manque pour devenir sympathique. Attendre que Katerina veuille bien nous aimer. Attendre que nos lettres se rendent jusqu'à sa boîte. Attendre, impassible. Et se fatiguer tout de même.

*30 décembre,
Montréal sous la table*

Tu verras. Un jour, tu accepteras de me laisser te saouler pour m'entendre te parler d'amour. Un jour, alors que je serai mort. Dans dix ans. Après la vie. Un jour, tu reliras ces lettres secrètement conservées. Ces lettres qui te feront encore rougir lorsque, les mains dans l'eau de vaisselle, tu te demanderas ce que je suis devenu après toutes ces années. Après dix ans.

Tu m'aimeras. Seule auprès de ton mari bronzé, dans cette énorme maison docilement remboursée par son salaire, son salaire d'homme qui a réussi, tu repenseras à la période du temps des Fêtes de l'année 1996. Tu te souviendras de tout. Rien de cet hiver ne t'échappera. Cet hiver argenté, gardé en toi comme un moment parfait. Ce moment que toutes les femmes s'obstinent à fabriquer afin d'oublier que l'amour, le vrai, n'existe pas sans héroïne. Et, penchée au-dessus du bain, à frotter l'émail pour que ça brille, tu seras un peu amoureuse. Alors même que tu ne sauras pas ce que je suis devenu, tu seras un peu amoureuse.

Sauf que moi, je ne voudrai plus que te sauter, bien égoïstement, pour me venger. Je ne voudrai plus qu'abuser à fond de mes pouvoirs. Dans dix ans, je n'aurai plus rien dans le ventre. Plus la moindre aptitude pour l'amour. Pas tout de suite, mais un jour dans l'avenir (parce qu'il me faut encore attendre), tu te traîneras pour moi. Tu fileras avec l'auto au beau milieu de la nuit jusqu'à chez moi, pendant que ton gros con de mari sera endormi. Tu frapperas à ma porte à deux-trois heures du matin. Effrayée, tu me parleras de ton désir d'être à présent heureuse. Tu me parleras de cette souffrance qui te prend dès le moment où tu revois mes lettres rangées dans une boîte à chaussures. Cette souffrance des regrets. Tu seras prête à tout lâcher pour que je te parle à nouveau d'amour, comme je le faisais à l'époque, alors que tu n'avais que vingt-deux petites années dans le corps. Cette époque où tu ne t'imaginais ni vieillir ni comprendre que tu étais en train de tout rater. À la manière de ceux qui

ratent les trains. Tu t'appelleras Ziegler, Andrea Ziegler. Et tu viendras me retrouver.

Bon d'accord, tu découvriras vite que je n'ai pas un aussi gros pénis que celui de ton mari (parce qu'on aura fait l'amour souvent cette nuit-là), mais au moins, j'en aurai un. Un jour, tu tueras ton mari à l'aide d'un fer à repasser. Avec l'auto, tu t'enfuiras direction nord, la robe abondamment tachée de sang, abandonnant les enfants à leur nouveau sort d'orphelins. Les policiers ne te retrouveront jamais. Tu seras en cavale. Aux abords des Rocheuses, tu te construiras toute seule une petite maison de bois. Elle ressemblera à celle du chemin Garneau, mais en beaucoup plus petit. Près de la frontière du Klondike, tu vivras de chasse et d'eau fraîche. Tu auras encore mes lettres. Elles seront toujours rangées dans leur boîte à chaussures, sous ton lit. Une fois par année, vers la mi-décembre, tu les reliras, une par une. Tu seras seule, très seule. Tu ressentiras alors des choses: du regret surtout, celui de la souffrance, parce qu'il faut être vraiment seul pour connaître ce que c'est de regretter. Dans ce coin de terre perdu, personne ne te retrouvera.

La nuit, toutefois, le diable viendra frapper à ta porte. Tu comprendras que c'est la mort en personne, venue te hanter pour se faire rembourser le meurtre de ton mari. La mort, c'est le début du capitalisme. L'hiver. La nuit. Tu l'entendras venir démolir ta porte à grands coups de hache. Tremblotante, blanche de peur, tu n'iras pas répondre. Tu attendras qu'il se fatigue. Tu attendras que passe la nuit car contre le diable, il n'y a pas grand-chose à faire. Contre les vampires, il y a les gousses d'ail, mais contre le diable, il n'y a rien. Tu attendras que passe la nuit. À ton tour, tu attendras.

Un jour, tu m'aimeras tellement fort que tu en voudras contre la société des années quatre-vingt-dix. Tu diras que tout est de la faute du chemin Garneau. Tu décideras que tout est de la faute des illusions que tu entretenais naïvement. Tu iras jusqu'à croire que tout est de la faute de l'université, que tout est de la faute du divorce de tes parents. Folle de rage, tu courras dans une église un dimanche, en pleine messe, des grenades autour du cou et de la taille. Et sur l'autel, tu te feras exploser,

emportant des centaines de personnes innocentes dans le meurtre. On lira l'article dans la colonne des faits divers. «Une femme, folle d'amour pour un homme aujourd'hui disparu, après avoir tué son mari en lui plantant un fer à repasser dans le front, s'est littéralement fait exploser dans une église du Nord-Ouest de la Colombie-Britannique, un peu avant que la quête n'ait été récoltée. Parmi les morceaux de chair et de sang, de mystérieux petits bouts de lettres écrites en 1996 ont également été retrouvés par les enquêteurs. Les restes de la femme seront inculpés de ce crime atroce. Ils risquent la prison à perpétuité, la chaise électrique ou la marmite d'huile bouillante. Ce sera au goût des jurés.»

Extraits des *Lettres à mademoiselle Brochu*,
un écrit *romantic gore* en préparation.



van der Vliet Daniel Kip